Ami du Clergé du 6 juillet 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sujets de circonstance. — *Panégyrique de sainte Jeanne d'Arc,* par Son Em. le cardinal Villeneuve : Vierge à Domremy et guerrière de France, 401.
Instructions du dimanche. — XLII. *8e Dim. après la Pentecôte :* Enfants du siècle et enfants de lumière, 407.
Pour la fête de sainte Madeleine. — I. L'amour de sainte Madeleine, 408. — II. Pourquoi sainte Madeleine est louée, 410.
Pour la fête de sainte Anne. — I. Sa condition, sa vocation, sa perfection, 411. — II. Sa grandeur et ses vertus, 413.
Instructions à des jeunes filles *sur les caractères de la vraie piété.* — III. La vraie piété doit être généreuse, 414.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Panégyrique de Sainte Jeanne d'Arc

VIERGE A DOMREMY ET GUERRIÈRE DE FRANCE [1]

> *Quasi aurora consurgens, terribilis ut castrorum acies ordinata.* Elle paraît d'abord comme une aurore naissante, puis elle devient terrible comme une armée rangée en ordre de bataille. (Cant., VI, 9).

Mes frères,

Tels sont bien, me semble-t-il, les deux tableaux qui peignent toute l'existence de votre Sainte. Ici, à Domremy, pendant son enfance et sa jeunesse, c'est une aurore pure et blanchissante qui s'avance et fait voir un jour de plus en plus riche des clartés du ciel. Puis, soudain, sa mission éclate, et pour l'ennemi intérieur et extérieur de la France, elle paraît, dans sa force divine, terrible comme une armée rangée en ordre de bataille. Jeanne d'Arc vierge à Domremy, Jeanne d'Arc guerrière de France, voilà le diptyque de son existence terrestre. *Quasi aurora consurgens, terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Mais d'abord, est-il bien orthodoxe ou du moins assez respectueux d'appliquer à Sainte Jeanne d'Arc un texte que la liturgie sacrée, l'empruntant au Cantique des cantiques, a accoutumé d'attribuer à l'auguste Vierge Marie ? Pourquoi non, m. f. ? L'un des grands panégyristes de Jeanne d'Arc [2] n'a-t-il pas rapproché en un riche discours la Vierge d'Israël et la Vierge de Domremy ? N'a-t-il pas montré en Jeanne un reflet de la gloire de Marie, par sa virginité, par son héroïsme, par sa douleur vaincue ? J'oserai aller plus loin, et, quoique sur deux plans différents, jusqu'à reconnaître une similitude continue, au lieu que des analogies lointaines et accidentelles, entre ces deux célestes figures. On me pardonnera cette audace, et on ne me jugera point téméraire que d'appeler l'Immaculée Marie la Jeanne d'Arc du royaume des cieux, comme Jeanne d'Arc la Vierge libératrice du royaume de France.

Voyez le Seigneur apparaître, une fois Adam déchu et sous le sceptre du serpent envahisseur : « *Inimicitias ponam inter te et mulierem ;* je mettrai la guerre entre toi et la femme, prononce-t-il. Elle t'écrasera la tête, *ipsa conteret caput tuum,* et c'est en vain que tu la voudras saisir au talon, *et tu insidiaberis calcaneo ejus.* » Depuis lors, la Vierge Marie a levé l'étendard du Christ dans le royaume des âmes, et ce sont tous ceux qui s'enrôlent sous sa bannière et la suivent en ses combats qui forment l'armée du Christ-Roi, oint par le Seigneur.

Dans le royaume de France et à un moment de l'histoire, une image sensible de ce grand mystère du rôle de Marie dans l'Eglise se réalisa en la figure aussi admirable que saisissante de la vierge Jeanne. Le Très-Haut mit des inimitiés entre l'ennemi de la France et cette femme : *Inimicitias ponam.* C'est elle qu'il chargea de le bouter dehors et de le frapper en l'orgueil de ses chefs. En vain tentèrent-ils de la prendre en leurs embûches, elle sut vaincre leurs insidieuses paroles. Vierge douloureuse, *virgo dolorosa,* elle souffrit, non point au pied de la Croix sur le Calvaire, mais à Rouen, dans les flammes du bûcher, les regards fixés à la Croix.

Ainsi apparaissent-elles, comme dans le prolongement d'une même perspective, la Vierge Marie et la Vierge Jeanne. Et, selon les lois mystérieuses du symbolisme, langage de Dieu, l'une est-elle l'image de l'autre, si semblables quoique sur un théâtre inégal et sous réserve de la distance infinie qui les sépare.

La divine Vierge est la femme en laquelle s'incarne toute la religion du christianisme ; la Vierge lorraine est la femme en laquelle s'idéalise tout le patriotisme chrétien.

Vierge chrétienne entre toutes, ô Marie ! Vierge patriotique par antonomase, ô Jeanne !

Qu'il nous soit permis, m. f., d'étudier brièvement dans l'histoire de Sainte Jeanne d'Arc ce patriotisme chrétien dont elle est la figure la plus radieuse.

Nous verrons d'abord en elle *l'Enfant à Domremy,* qui grandit comme une aurore et incarne et justifie toute la beauté de l'amour de la patrie ; puis, *la Guerrière de France* devenue terrible comme une armée, nous montrant ainsi la force divine qui vient, aux heures providentielles, relever à des hauteurs sublimes le patriotisme chrétien. *Quasi aurora consurgens, terribilis ut castrorum acies ordinata !*

I. — *L'Enfant de Domremy : Aurore de son Patriotisme*

Ce qui frappe dans l'histoire de Jeanne à Domremy, c'est son enracinement en tout ce qui l'entoure de nature [3]. Elle n'est pas la fille du miracle, mais l'enfant toute commune des deux villageois, Jacques d'Arc et Isabelle Romée. Ils ne l'élèveront

[1] Nous empruntons au *Foyer Vosgien* du 11 juin le texte de ce panégyrique prononcé le 4 juin dernier, à la Basilique du Bois-Chenu, à Domremy, par S. Em. le cardinal VILLENEUVE, archevêque de Québec, Primat du Canada, Légat de S. S. le Pape Pie XII. — Les notes qui suivent appartiennent au texte.

[2] Le Chanoine Coubé : *L'âme de Jeanne d'Arc,* p. 217.

[3] Pour les traits propres à la vie de Jeanne, Mgr Debout, surtout dans son grand ouvrage, *Jeanne d'Arc,* 1912-1931, nous a servi, comme il convenait, de guide assuré. Nous avons lu aussi le « Dictionnaire des Connaissances religieuses », *Jeanne d'Arc ;* Mgr Baunard, *Saints et Saintes de Dieu ;* Coubé, *L'âme de Jeanne d'Arc ;* etc.

ni dans la poésie, ni dans les douceurs. Non, ils lui donnèrent une forte éducation chrétienne, mais comme aux autres enfants de la famille, dans les labeurs du ménage et de la ferme.

Pieuse, réservée et douce, fréquentant les sacrements, elle n'en demeure pas moins une petite qui aime les jeux, elle a des compagnes dont elle est chérie, et parmi lesquelles elle s'est choisi des intimes. Elle les suit dans leurs promenades champêtres, se mêle volontiers aux ébats des gens de son village, à l'ombre du beau May, au bord du Bois-Chenu ; et elle aussi va « faire ses fontaines » aux eaux claires et limpides du voisinage, où elle sautille gentiment avec les fillettes et s'abreuve après son frugal repas. A douze ans, elle prend part à une course pour une gerbe de fleurs ; c'est au jour même où lui seront dévoilées de célestes gerbes. Mais même quand auront commencé les apparitions et les Voix, elle se gardera de toute allure extatique, et personne ne la prendra pour plus qu'une villageoise bonne chrétienne.

C'est ainsi qu'elle aime sa famille et ses gens. Elle fréquentera bientôt sa parenté et s'y donnera affectueusement. Rien de plus charmant que la joie naïve avec laquelle elle portera, et jusqu'à la fin, l'anneau pieux qu'elle a reçu de ses parents et celui qu'ont ajouté ses frères.

Elle aime aussi les choses de son village. La maison paternelle, sise tout à côté du vieux cimetière et de la maison de Dieu, qui sert de trait d'union pour passer de cette vie en l'autre quand on est chrétien. Et c'est ainsi que devant sa pensée qui mûrit s'est étendu peu à peu le tableau : sa famille, sa parenté, les siens. Les horizons de la foi élargissent les sentiments et les dégagent de l'individualisme, de l'étroitesse du foyer et du village.

Au reste, quand elle sort pour ses amusements au bois ou ses pieux pèlerinages aux sanctuaires des alentours, la patrie s'agrandit de même à ses regards. La Meuse qui vient de loin et continue son cours au-delà du pays, les collines qui montent au-delà de la vallée et derrière lesquelles s'étagent les Vosges, le château-fort de Bourlémont dominant le village, et puis, là-bas, le bourg de Greux, et les villes de Vaucouleurs et surtout de Neufchâteau, tout cela c'est la patrie, non plus la petite patrie de chacun en son petit coin natal, mais la grande patrie, celle de la France qui soutient et nourrit toutes ses villes et tous ses villages, voire toutes ses provinces et qui en fait un unique royaume, le beau royaume de France, tel qu'il devrait être tout entier sous le sceptre de son vrai roi, Charles de France.

Or, Jeanne a souvent entendu sa mère, les yeux rougis par les larmes et levés vers le ciel, s'écrier : « Mon Dieu, sauvez la France ! » Elle aussi, à son tour, joignant les mains, a répété avec ferveur : « Mon Dieu, sauvez la France ! »

Car, au seuil du foyer, sur la route de Langres à Verdun, qui traverse Domremy, on peut voir défiler les convois et les escortes, on s'entretient un moment avec les hérauts des seigneurs et les messagers qui apportent des nouvelles de l'armée ou de Paris. De la sorte, Jeanne a su qu'Henri V, qui vient de monter sur le trône d'Angleterre, jeune prince habile et ambitieux, entend profiter des divisions qui déchirent la France. Les temps, à la vérité, sont bien troublés. Toute l'Europe est bouleversée. Pendant qu'on se détruit sur les champs de bataille, le Turc avance ses postes. Et le grand schisme d'Occident a scandalisé les peuples, et chacune des monarchies y a trouvé un prétexte d'arracher quelque chose à l'autorité et à l'unité de l'Eglise. Après les incertitudes de tous dans la recherche du Pape véritable, on s'est trouvé en face de la révolte des anti-papes. La France, dont la sagesse de Charles V et la valeur de Duguesclin avait relevé la fortune, est châtiée de Dieu pour avoir favorisé le schisme et soutenu l'anti-pape. « Nous avions voulu faire un petit pape d'Avignon », résume d'un trait vif Mgr Baunard, « nous avons maintenant le *petit roi de Bourges* ». Charles VI est fou, et sa démence est un tragique symbole de l'état de perdition du pays. Et « plus on approche de la personne du roi, plus le désordre est grand », dit un rapport officiel.

Animés d'une haine mortelle, les princes du sang ont séparé la patrie en deux fractions. La moitié du pays marche à la suite du duc de Bourgogne, meurtrier de son cousin germain Louis d'Orléans, ce sont les Bourguignons ; les autres se sont armés sous la conduite du comte Bernard, allié de la victime, ce sont les Armagnacs. Ils se disputent le domaine du monarque insensé qui porte la couronne et, dans leur aveuglement, tour à tour font appel à l'ennemi national, à l'Anglais. Luttes et cruautés qui se prolongent ensuite d'étage en étage dans tout le peuple de France, village contre village, province contre province, parfois dans la même enceinte, et ce sont des combats à mort.

Ah ! on comprend ce qu'en peut ressentir la sensibilité d'une enfant pieuse et naïve et comme elle pleure en intercédant pour la France !

Mais voilà qu'aux sentiments que lui inspirent ses propres réflexions et celles de son entourage vont s'ajouter de célestes lumières et des touches surnaturelles.

« Je suis Michel, le protecteur de la France », lui dit l'un des mystérieux personnages qui lui apparaissent depuis quelque temps. « Et il y a grande pitié au royaume de France. »

La parole du messager divin éveille en elle de douloureux émois de toutes les épreuves de sa patrie qu'elle connaît déjà. Il y a grande pitié au royaume de France. En effet, le roi dément vient de mourir, et dans la basilique royale de Saint-Denis, l'anglais Bedford a proclamé pour lui succéder Henri V de Lancastre, roi de France comme d'Angleterre ! et les sergents d'armes ont crié trois fois : « Vive le roi ! » Usurpation et félonie. Vainement, le dauphin de France aura-t-il publié ensuite à Bourges son avènement, puisque ses adversaires continuent de s'emparer de ses provinces. Il y a grande pitié au royaume de France.

Jeanne le sait bien. Mais ce qui émeut mystérieusement son cœur en entendant le Prince des milices célestes, c'est d'apprendre ainsi que le Cœur divin du Christ qui aime les Francs ressent cette pitié et en a miséricorde. Il a donc entendu tant de prières qui se sont élevées des foyers croyants. Il a donc entendu les prières de sa mère et les siennes. Lorsqu'au premier jour des apparitions encore incomprises, un jeune homme lui a dit : « Votre mère a besoin de vous, » et qu'Isabelle Romée l'a renvoyée, il ne s'agissait donc pas de sa mère au foyer, mais de sa mère la patrie, de sa mère la France. Et c'est le ciel qui l'invite à donner à cette mère ses services.

Oui, le Seigneur a enfin miséricorde de la France. Il a miséricorde des humiliations sanglantes de cette nation, il a miséricorde des soldats fauchés et que

la chrétienté eût dû enrégimenter dans la croisade contre les invasions musulmanes. Il a miséricorde de tant d'âmes souillées dans ses armées par la cruauté et par la débauche. Il a miséricorde de l'Eglise, malgré les fautes d'une grande partie de son clergé, tantôt déchu de son état sous l'appât des plaisirs et des honneurs, tantôt attiré au temple pour y servir les ambitions humaines et couvrir de l'étole les intérêts les plus sordides, les plus basses iniquités. Il a miséricorde du petit peuple, abandonné, spolié, corrompu par des maîtres qui devraient le conduire et le sauver.

Oui, il y a grande pitié au royaume de France.

Jeanne éprouve que son cœur se serre de tristesse et qu'il étouffe d'une immense agonie. Douleur suprême du patriotisme, prêt à s'immoler jusque dans sa vie pour consoler, guérir et sauver la patrie. Elle en pleure douloureusement, car que peut-elle faire devant de si grands malheurs ?

L'Archange la réconforte. « Dieu, lui fait-il comprendre, n'a pas abandonné la France. Et il l'envoie lui-même préparer ici un bon instrument de délivrance. » Le cœur de la paysanne respire et son esprit s'illumine sous ce rayon d'espérance.

Mais, ce sauveur à venir, qui sera-t-il ?

Alors, d'une voix forte et la regardant en face, le céleste messager lui dit : « C'est toi, fille de Dieu ! Pars, va en France, il le faut. — Mais je ne sais ni A ni B. Je suis une pauvre fille qui ne sait que filer, et je ne sais ni monter à cheval ni faire la guerre. — Pars, va en France, il le faut ! Pars, Dieu te sera en aide. »

Arrêtons-nous, m. f., ne poursuivons point l'histoire de ces apparitions angéliques, de ce commerce surnaturel qui s'établit entre notre Pucelle et les deux glorieuses martyres Catherine d'Alexandrie et Marguerite de Pisidie, de cette instruction mystérieuse qu'elle en recevra sur sa mission, et de sa préparation pratique aux combats et au martyre pour sauver la France.

Une chose demeure. L'amour de la Patrie est consacré par le ciel, et Dieu suscite l'une des vies les plus extraordinaires que connaisse l'histoire pour le sanctionner. Le patriotisme, — ce sentiment qui naît dans l'homme avec la nature, et qui fait que, comme l'enfant aime sa mère, le fils d'un pays aime cette maternité commune des ancêtres qui l'ont engendré, du sol qui l'a nourri, de l'idéal et des amours qui ont excité les premières vibrations de son cœur, des lois et de l'autorité qui le gouvernent, et qui fait que s'il n'est pas dévoyé, le citoyen aime instinctivement sa patrie, — c'est chez lui un mouvement de piété, c'est-à-dire une inclination à se retourner avec amour vers tout ce qui, à son égard, a raison de principe.

L'Angélique Docteur a donc justement lieu de faire du patriotisme l'une des espèces de la piété, piété filiale qu'on porte à ses pères et mères, piété patriotique qu'on porte à son pays, piété religieuse qu'on porte à son Dieu. Bien plus, pour le chrétien qui reconnaît Dieu comme sa fin surnaturelle, et que c'est Dieu qui est non seulement son Créateur mais son Père, le patriotisme comme l'amour de la famille devient pour lui une vertu surnaturelle et se fusionne dans la charité qui l'unit à Dieu. Et voilà comment ensuite aimer et servir sa patrie, dans l'ordre de la justice et de la charité, c'est l'une des façons de servir Dieu. Sublime et profonde doctrine soulignée de la main du Seigneur et confirmée par le grand exemple de Sainte Jeanne !

On avait vu des Saints, héros de toutes les vertus, on avait vu des Saints aimer leur patrie et se sanctifier en cet amour, on avait vu des soldats soutenus par la grâce divine. Mais susciter pour illustrer le patriotisme une vierge, en faire non plus comme Débora et Judith l'héroïne d'un jour, mais l'armer, mais la mettre à la tête des soldats, mais lui faire remporter des victoires, mais conduire par elle les multiples campagnes d'une guerre, avant de la laisser consumer dans le feu du martyre, voilà qui ne s'était pas vu, et qui marque de la part du Seigneur un bien particulier amour de la France et scelle d'un sceau admirable, pour les chrétiens de tous les pays et de tous les siècles, la si noble et forte vertu du patriotisme.

« *Ecce Joanna virgo simplex et piissima. Suscitavit eam Dominus et ideo puella induit armaturam Dei, ut posset stare adversus insidias inimicorum.* Voilà que le Seigneur a suscité Jeanne, vierge simple et pieuse, et qu'il l'a revêtue d'une armure divine afin qu'elle puisse résister aux embûches des ennemis. » (Office de la Sainte).

L'aurore de cet héroïsme a paru et s'est ensoleillée pendant dix-sept ans à Domremy, *sicut aurora consurgens.* Voici maintenant l'heure des batailles, *terribilis ut castrorum acies ordinata* : « *Stetit succincta lumbos suos in veritate et induta loricam justitiæ. Assumpsit scutum et galeam salutis. Ecce levavit ad gentes manum suam et ad populos exaltavit signum Domini, ut fugerent partes adversæ.* La voilà, les reins ceints dans la vérité et revêtue d'une armure de justice, elle a pris le bouclier et le casque du triomphe. Voilà qu'elle lève sa main devant les nations, et qu'elle dresse aux regards des peuples le drapeau du Seigneur, et aussitôt s'enfuient les armées hostiles. »

II. — *La Guerrière de France : Force reçue de Dieu*

« Dieu est l'auteur principal de l'épopée qui s'ouvre à Domremy et qui se clôture à Rouen », a écrit l'illustre Evêque d'Orléans qui obtint de Rome, par la béatification et la canonisation, la glorieuse et inamissible réhabilitation de Sainte Jeanne d'Arc. Il continuait justement : « Jamais il ne s'est montré plus distinctement dans l'histoire. Jamais il n'a collaboré plus visiblement aux événements qui la font. A travers Jeanne, voyez donc ce qui est : voyez Dieu. Jeanne est un ostensoir qui cache, et, plus vraiment, montre Dieu [4]. »

* *

Jeanne cache Dieu, d'abord, et le montre dans la force divine de sa persuasion. Qu'elle persuade le tout premier son parent Durand Laxart, elle qui n'est tout de même qu'une campagnarde et lui un paysan, passons. Toutefois, ils sont de bon sens l'un et l'autre. Et ce n'est pas sans un accent de conviction bien équilibrée qu'il conclut : — C'est Dieu qui t'a parlé, ma fille, je veux obéir comme toi ! Que puis-je faire ? — Me conduire à Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, afin qu'il m'envoie à Charles le Dauphin. — Je le ferai, répond ce brave chrétien.

Mais Robert de Baudricourt, l'homme de guerre, rude en ses façons, guère mystique, Robert de Bau-

[4] Lettre de Mgr Touchet, 7 sept. 1905, au Chan. Debout, citée dans *Jeanne d'Arc* de ce dernier, édit. 1913, p. XVI.

dricourt qui a commencé par juger folle cette fille, lui aussi, elle ou plutôt Dieu va bien finir par le gagner. Jeanne, munie des dons du Seigneur, le distingue entre ses hommes sans l'avoir auparavant connu. Quand, lasse de ses instances, il l'a soumise à l'épreuve équivoque de la licence des camps, un seul des regards de Jeanne qui porte la force de Dieu glace les tentateurs. Sa simplicité déroute les accusations devant l'Officialité de Toul.

Conduite enfin à Charles VII, une fois que l'accent impérieux et surnaturel de la Pucelle et les revers incessants des armées du Roi ont gagné Baudricourt, à l'approche de son audience elle prophétise la mort imminente d'un soldat bien portant, noyé l'heure d'après, comme elle a annoncé, à l'instant précis, la défaite de Rouvray, sous les murs d'Orléans. Elle déjoue les feintes que lui présente pour la tromper le faux Charles VII.

En face de celui-ci, elle lit dans la conscience du prince, et, sous les regards émerveillés de sa cour, prouve son aptitude à chevaucher, alors qu'elle bondit soudain en selle sans se servir de l'étrier, et comme un vrai chevalier fait caracoler sa monture. Elle dompte les résistances et les hésitations du légitime souverain par son prestige mystérieux. Elle calme ses anxiétés secrètes, en lui communiquant dans le style et la force des anciens prophètes le message divin : « Mon Seigneur vous dit : Tu es vrai héritier de France et fils de roi. » Et l'on se reporte spontanément au texte des psaumes, affirmant la royauté du Christ : « *Filius meus es tu. Dabo tibi gentes hæreditatem tuam.* Tu es mon fils, et je te donnerai mon peuple en héritage. » (Ps. II).

Le souverain était gagné, mais son entourage ne l'était pas. L'examen canonique qu'elle subit à Chinon, puis les treize jours d'interrogatoire à Poitiers manifesteront plus minutieusement une sagesse qui n'est pas d'une fille de dix-sept années. Au nom de l'Eglise, la Vierge lorraine est enfin approuvée par les docteurs, qui mettent ainsi le dernier cachet que le Seigneur a désigné lui-même pour démontrer ses opérations surnaturelles parmi les hommes.

Voulez-vous saisir le plus brillant rayon d'évidence de l'intervention de la puissance divine en ce dévouement patriotique de Jeanne ? Ecoutez-la, maintenant qu'elle est devenue un personnage dont tout le monde parle, et qu'on lui reconnaît un rôle surhumain, au-delà de toute ambition pour une simple fille et même, dans les conjonctures tragiques du pays de France, inconcevable pour le souverain lui-même. Entendez les accents de sa force, de son abnégation, de son humilité, de sa confiance souveraine en Dieu. « Je dois être là-bas avant le milieu du Carême, et j'y serai, dussè-je user mes jambes jusqu'aux genoux ! Personne au monde, ni prince, ni duc, ni fille du roi d'Ecosse, ne peut reconquérir le royaume. Il n'y a pour notre patrie d'autre secours qu'en moi. Oh ! j'aimerais bien mieux coudre et filer près de ma pauvre mère ! Combattre n'est pas mon métier : mais il faut que j'aille et que je le fasse, car mon Seigneur me l'ordonne. — Et quel est votre Seigneur ? — C'est Dieu ! »

Et encore : « Vous ne savez ni porter les armes, ni chevaucher. — Par la force de Dieu, je ferai l'un et l'autre. »

Aux théologiens de Chinon : « Je suis venue de la part du Roi des cieux. Ce n'est pas de moi-même que j'agis, mais j'ai des Voix qui me parlent et un Conseil qui me guide. Ces Voix et ce Conseil me disent tout ce que j'ai à faire. »

— « Noble Sire, prononce-t-elle en s'adressant au roi, donnez-moi des armes et des troupes. Ayez confiance, je saurai m'en servir, car il plaît au Roi du ciel de délivrer par une simple Pucelle votre royaume... Dans la bataille qui se livrera sous les murs d'Orléans, je serai frappée par un trait, mais je ne mourrai point de ma blessure ; de plus, cet été je vous conduirai à Reims pour être sacré. »

Voilà de quelle sorte la force éclate, d'abord, dans les démarches de Jeanne pour persuader les hommes et obtenir du Roi d'être équipée et placée à la tête des armées qui vont délivrer la France.

* *

Force qui va resplendir par la réalisation de ses prophéties, et plus brillamment en ses combats, où Jeanne continuera à travers elle de montrer Dieu.

Voyez-la donc couverte d'une pesante armure qu'elle porte virilement, armée de l'épée qu'elle a miraculeusement fait découvrir selon ses indications, dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, montée à cheval et tenant hardiment en main son étendard.

Voyez-la à Blois, où elle fait se confesser les soldats et les chefs eux-mêmes, puis, grâce au secours sensible d'En-haut, admirez-la en vue d'Orléans, ville assiégée par une armée puissante d'Anglais et de Bourguignons, que protègent des bastilles. C'est là qu'à la tête des troupes, nonobstant le scepticisme et la lenteur des lieutenants à entendre ses instructions, fidèle à ses jeûnes, l'âme toute sereine et unie à Dieu, mais avec l'allure d'un guerrier consommé, ne descendant point de monture des journées entières, elle mande à l'ennemi des sommations qui l'effraient, elle prophétise la mort de tel et tel railleur de sa virginité, elle voit à distance les engagements qu'on veut lui cacher. Elle prend d'abord la bastille de St-Loup. Le 6 mai (1429), après avoir fait lancer une flèche à laquelle est attaché ce billet d'une fierté toute militaire : « Levez, voici des nouvelles », et délogé l'ennemi du poste Saint-Jean-le-Blanc, où il a mis le feu, la Pucelle guerrière plante son étendard sur le rempart de la bastille des Augustins, soutient contre la panique ses soldats malavisés et dont elle doit couvrir la retraite, puis, accompagnée des plus braves, la lance au poing, ralliant les timides, quoique blessée au pied, elle n'en poursuit pas moins son action et emporte de vive force la place redoutable.

A l'encontre du conseil militaire, sa hardiesse n'a point cédé : — « Demain, je serai blessée, annonce-t-elle, et le sang sortira de mon corps à la poitrine, à l'attaque des Tourelles ; mais ce fort, malgré ses remparts, succombera ; il sera pris par nos soldats et je rentrerai dans Orléans en passant par le pont. »

« Qui m'aime me suive ! » s'écrie-t-elle au lendemain. L'action s'engage, les chefs la suivent, une flèche lui transperce l'épaule et la fait rouler dans le fossé, la douleur lui arrache des larmes, mais relevant le courage des capitaines, elle crie : « En avant ! En avant ! Tout est vôtre ! Entrez ici ! » A ces mots, les ennemis stupéfaits sont terrifiés et faiblissent, ils se renferment dans le fort, le pont s'effondre sous les feux, entraînant nombre d'assiégés, et par des échelles Jeanne la Guerrière pénètre à l'intérieur, fait flotter au sommet des Tourelles son étendard victorieux, qui porte les noms de Jhésus-Maria. *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* Terrible comme une armée rangée en bataille.

Ce n'est pas l'histoire, m. f., d'un César ou d'un Napoléon, ni de quelque autre général intrépide que

je vous raconte ainsi, mais bien celle de Jeanne de Domremy, fille de dix-sept ans. C'est une femme qui a remporté cette victoire, une femme qui pleure et gémit sous ses blessures, c'est Jeanne la Pucelle, en dépit de la faiblesse des secours, de l'hésitation des chefs et de la position inexpugnable de l'adversaire, c'est son courage, c'est sa confiance en Dieu !

Non, ce n'est pas une femme, non, ce n'est pas Jeanne : « Les soldats combattront et Dieu donnera victoire ». Ainsi avait-elle dit. Ainsi en était-il fait aux murs d'Orléans.

« La délivrance d'Orléans, écrit un contemporain, est un miracle, le plus grand miracle qui a été accompli depuis la Passion de Notre-Seigneur. »

Le miracle se poursuit par la campagne de la Loire qui s'achève en une semaine et débarrasse de l'ennemi toute la région, dans les exploits de Jargeau, de Meung, de Beaugency, puis de Patay. — « Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons ! » — Seulement à la dernière de ces batailles, quatre mille Anglais furent pris et tués.

Puis, c'est Troyes qui capitule, et où le Roi entre le dimanche 10 juillet. Suivent la reddition de Châlons-sur-Marne et enfin celle de Reims.

Reims ! « Fille de Dieu, va, va, va ! » lui ont fait entendre ses Voix. Nonobstant les ambitions et la puissance d'Henri l'usurpateur, nonobstant les jalousies et les trahisons bourguignonnes, nonobstant les lâchetés et les intrigues autour du Dauphin lui-même, la Pucelle a réussi à faire sacrer le Roi le 17 juillet. Miracle de conviction, d'audace, de prestige d'une enfant de dix-sept ans sur toute une cour et tout un pays, et malgré l'armée anglaise, mais d'une enfant qui cache et montre Dieu.

Toutes les villes maintenant entre Reims et Paris apportent d'elles-mêmes leurs clefs au roi de France. Le 26 août, Saint-Denis n'offre point de résistance. Le 8 septembre, on attaque Paris par la porte Saint-Honoré. Jeanne y met sa vaillance coutumière. Blessée d'une arbalète à la cuisse, elle excite, négligeant sa douleur, les milices au combat. Malheureusement toujours terrestres, les gens du roi le persuadent, contre Jeanne, qui pousse à une victoire prochaine et complète, de conclure une trêve avec les Bourguignons. La trêve finie, par une fausse manœuvre qu'inspire la trahison, on l'abandonne et à Compiègne, ainsi qu'il lui a été tous les jours prédit, elle tombe entre les mains des Bourguignons, qui la vendront aux Anglais.

— Scandale ! Scandale ! car son œuvre est-elle donc finie ? — Mais n'a-t-elle rien prouvé par la réalisation de ses prophéties, par ses connaissances infuses de l'art de la guerre, par la délivrance d'Orléans, par le sacre du Roi ?

— Oui, mais elle avait encore affirmé qu'elle délivrerait la France. Or, la voici abattue au milieu de sa course...

— Il en est ainsi. La France sera délivrée, vous le savez bien. C'est Jeanne qui, au cours de ses procès, le prophétisera aux Anglais, en leur annonçant qu'avant sept ans, ils essuieront un insuccès plus grand que celui d'Orléans. Et, en effet, Paris tombera au pouvoir de Charles VII en 1436, et en 1437 il fera son entrée dans la capitale.

Mais Jeanne d'Arc était une Sainte. Elle n'avait pas été envoyée par Notre-Seigneur seulement pour remporter des victoires. En réalité, elle venait au nom du Très-Haut pour réformer la France, pour la refaire après les malheurs qui l'avaient ravagée dans son âme plus encore que dans son territoire.

Or, les hommes acceptent plus volontiers la guerre sur les champs de bataille que la lutte contre eux-mêmes et leurs vices. On suivit Jeanne d'Arc en ses combats, ou du moins on ne les empêcha pas ; mais, quand il fut question de se rendre aux exigences du ciel pour aboutir à la victoire complète, il n'en fut plus ainsi. « C'est à cause des péchés des hommes que Dieu permet la perte des batailles », proclamait souvent la Guerrière de Dieu.

Voilà l'explication. Voilà comment elle fut arrêtée à mi-chemin dans sa mission.

Et puis, le royaume de France appartient à Notre-Seigneur, et le souverain doit le tenir en commende des mains divines. — « Vous serez lieutenant du Roi des Cieux qui est Roi de France », avait-elle dit à Charles VII, en l'abordant à Chinon. Hélas ! Charles VII, toujours irrésolu et faible, refroidi dans sa foi, retourné à ses courtisans, ne fut pas longtemps fidèle aux devoirs d'une aussi surnaturelle royauté.

Et pour arrêter un peu les conséquences funestes d'un pareil refus de la grâce, d'une pareille trahison à Dieu, chez le Roi et dans la nation de France, il fallait une victime. Il ne restait plus à Jeanne qu'un moyen : être immolée en sacrifice pour la patrie, mourir martyre. Elle ne voulut point s'y refuser et continua dans ses prisons et dans son supplice de montrer Dieu.

* *

La Pucelle est devenue un embarras aux yeux d'une cour licencieuse et jalouse, ingrate et perfide. D'où les machinations d'une odieuse politique humaine, totalement oublieuse des desseins de Dieu. D'hypocrites embûches, secrètement d'abord, puis ouvertement, se multiplient sous ses pas.

Néanmoins, elle, toujours obéissante au Seigneur, va gravir son Calvaire qui consommera le mystère de rédemption qu'elle est chargée d'accomplir pour la France. Elle reste femme, toutefois, et elle a le cœur plein d'angoisse depuis que ses Voix lui ont fait connaître qu'elle sera captive. Et au peuple de Compiègne qui la surprend en ses épanchements et larmes, à l'église Saint-Jacques : « Mes enfants et chers amis, dit-elle, sachez que l'on m'a vendue et trahie, bientôt je serai livrée à la mort. Aussi je vous conjure de prier Dieu pour moi, car jamais je n'aurai plus le pouvoir de servir le Roi et le royaume de France. » Accent d'un patriotisme victorieux de toutes les félonies, et qu'on rapproche religieusement des paroles du Maître : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as point voulu !... » (Mt., XXIII, 37).

Toutefois, Jeanne n'a pas désarmé ! Quand les ennemis la saisissent : « Rendez-vous, rendez-vous ! donnez votre foi ! » lui disent-ils. — « J'ai donné et octroyé ma foi à un autre que vous, et je lui tiendrai mon serment. »

Et voilà que désormais, sous bonne garde, dépouillée de son armure, objet des intrigues cruelles de ses maîtres, abandonnée par à peu près tous ses anciens obligés, elle ira de prison en prison, chargée de chaînes parfois, et subira pendant plus de cinq mois les plus iniques procès, auxquels de grands personnages ecclésiastiques prendront une part aussi honteuse que funeste. Tel est le sort des derniers mois de cet ange terrestre, coupable d'avoir été envoyé par Dieu guerroyer pour sa patrie.

Il ne suffira pas qu'elle soit ainsi captive. L'incrédule indolence du monarque de France Charles VII, et la fourberie de ses ministres, pour de l'or et par des alliances honteuses, vont la livrer aux Anglais qui veulent sa mort.

N'examinons point, dans la suite, les procédures d'une cause dont le jugement est prononcé d'avance; ne scrutons point la conduite ignominieuse de ses juges ; ne nous arrêtons pas non plus à discuter leur compétence juridique, ni à établir au contraire leur incapacité usurpatrice, ni à souligner le tumulte des séances, les rapports officieux, la pression exercée sur les assesseurs et les greffiers. Ne stigmatisons point comme il le faudrait le refus d'accorder à l'incriminée un confesseur, la liberté de recevoir les sacrements, ni les questions insidieuses qui lui sont posées, ni les promesses faites pour la séduire, ni les espions placés au guet de ses confidences, ni le conseiller de perdition qui l'approche, misérable chanoine justement appelé Loyseleur, et qui capte la confiance de l'innocente enfant pour lui suggérer des réponses imprudentes. Il en résulte dans l'odieux factum qui prétend résumer la cause un tissu de cyniques calomnies, de mensonges grossiers, d'erreurs et de stupidités. Mais une chose éclate néanmoins même devant ce tribunal artificieux et sacrilège : Jeanne est la Fille de l'Eglise, elle fait soumission au Pontife Romain, elle ne veut faire autre que la volonté de Dieu.

On la condamne à mort quand même. Martyre sans doute de sa foi, mais martyre aussi de son patriotisme. En voulez-vous la preuve ? « Que n'est-elle Anglaise ! » s'écrie l'un des lords en l'écoutant.

La voici malade en prison. On recourt à de savants médecins : « Pour rien au monde, leur dit-on, le roi (d'Angleterre) ne veut qu'elle périsse de mort naturelle : il l'a payée trop cher pour cela. S'il a donné tant d'argent pour l'acheter, c'est qu'il prétend qu'elle meure de la main du bourreau et sur le bûcher. »

Quant à Jeanne, « si je voyais le feu, je dirais tout ce que je vous dis, et n'en ferais pas autre chose », ne cesse-t-elle de répéter.

Et la voici conduite devant les instruments de torture, puis au lieu de l'épreuve perfide et d'infernale inspiration du cimetière de Saint-Ouen. — « Je m'en rapporte à Dieu et à notre Saint Père le Pape. — Tu seras brûlée. »

Le 30 mai 1431, le dernier jour de Jeanne s'est levé. Après une édifiante préparation à la mort, et en ayant de nouveau appelé à la justice de Dieu, Jeanne est conduite en charrette au bûcher. — « Ah ! Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort ! »

Elle veut contempler le crucifix et ne cesse de le regarder jusqu'à son dernier souffle. « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » crie-t-elle. Jeanne expire. Une colombe s'envole des flammes. C'est Jeanne qui continue de montrer Dieu. Elle est la Sainte du patriotisme chrétien, guidé par la colombe de Dieu, divin Esprit. — « Nous sommes perdus, s'exclame le secrétaire du roi des Anglais, en revenant du supplice, nous avons brûlé une sainte ! » Oui, la Sainte de la Patrie !

Ah ! si l'on avait ici le loisir de considérer ce qu'il advint individuellement de ses juges et de ses bourreaux, on constaterait une fois de plus la force divine de cette martyre du patriotisme. Terrible comme une armée rangée pour la bataille. *Terribilis ut castrorum acies ordinata.*

Conclusion

Concluons. Au vingt-cinquième anniversaire de ses études sur Sainte Jeanne d'Arc, Mgr Debout, le biographe entre tous de la Pucelle de France, souhaitait voir les Français s'agenouiller en foule devant les autels et la statue de la Sainte de la Patrie.

Qu'il soit permis au Légat Pontifical, en ce jour, d'exprimer sa vive et profonde joie de constater combien ce vœu est maintenant et merveilleusement réalisé. Tel sera bien le rapport qu'il fera au Souverain Pontife en rendant compte de l'auguste mission qu'il en a reçue. Ce sera pour le Chef de l'Eglise, entre tant d'amertumes et d'angoisses qui pressent en ce moment son âme, une souveraine consolation.

« Il faut que ceux qui veulent sauver la prospérité du pays se mettent à la suite de Jeanne et orientent leurs âmes vers les pratiques religieuses, » écrivait déjà Léon XIII (Lettre à l'abbé Debout, 26 décembre 1902). « Le salut de la France ne peut être obtenu que par la reconnaissance du règne du Christ sur la nation, » ajoutait à son tour Pie X (Lettre au même, 8 mai 1906).

Car les Souverains Pontifes sont persuadés que la France est, dans les desseins du Ciel, d'une façon singulière le royaume de Jésus-Christ. Ils l'eussent appris au besoin de Sainte Jeanne faisant d'abord donner au Christ par Charles VII son royaume pour ne le recevoir ensuite que de Lui, à titre de Lieutenant de Dieu. Et d'ailleurs, c'est une vérité religieuse élémentaire que la patrie, avant d'appartenir à des maîtres temporels, appartient au Divin Roi, Jésus !

La France a été manifestement appelée par Dieu, dans le mystère d'une vocation insondable, à illustrer dans l'histoire cette doctrine, et à en donner aux peuples la leçon universelle. Que ne l'a-t-elle plus parfaitement compris et n'y a-t-elle plus fidèlement répondu ! On pense à la fois avec enthousiasme et mélancolie à ce qu'elle serait, dans l'Eglise, si elle s'était toujours avancée dans les voies de Tolbiac, de Domremy, de Paray-le-Monial et de Montmartre.

Et pourtant le Seigneur ne l'a point abandonnée, car c'est le divin privilège des nations chrétiennes que de pouvoir être guéries : *Deus sanabiles fecit nationes orbis terrarum* (Sag., I, 14). Il lui a réservé une miséricorde infinie. Il lui a donné Lourdes, Ars, Pontmain, Lisieux, Nevers et tant d'autres preuves de sa prédilection et de sa miséricorde.

Et de voir cette fête de Jeanne d'Arc devenue fête nationale, d'entendre aujourd'hui vibrer tant de cœurs autour de cette Basilique désormais couronnée par l'autorité même du Vicaire du Christ, n'est-ce point un signe de plus, ajouté à tant d'autres, d'un recommencement de christianisme plus fervent ? N'est-ce pas le gage de la gloire de la France qui remonte dans l'histoire catholique ? Et quelle haute signification que la présence à ces fêtes des représentants officiels de la France, dont le Gouvernement saisit comme par intuition, quelles que soient les croyances individuelles de ses membres, que le catholicisme en ce pays a une histoire et qu'il porte une doctrine qui s'imposent au respect de tous et ne sauraient fournir à la nation que de l'idéal, de la force et de la fidélité !

Prière au pied de la Sainte de la Patrie, tu mériteras de nouveau à la France, aux yeux de l'univers, le glorieux titre de Fille aînée de l'Eglise, qui s'appliquera, et d'une façon renouvelée, à servir avec fidélité le Christ, Ami des Francs.

Tel est notre vœu, m. f., telle est notre demande au Ciel, tel est le gage des bénédictions qu'au nom du Souverain Pontife nous ferons maintenant tomber sur vos têtes. *Amen.*

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLII

8e Dimanche après la Pentecôte

ENFANTS DU SIÈCLE ET ENFANTS DE LUMIÈRE

Mes frères,

Ce n'est pas sans raison que le premier mot du Discours sur la montagne a été l'exaltation par Jésus de l'esprit de pauvreté. Un des plus grands obstacles au salut est en effet la cupidité, l'amour passionné des richesses, la soif du lucre. Et puisque l'Homme-Dieu avait pour mission d'enseigner à la terre le chemin du ciel, il devait dénoncer tout ce qui est de nature à l'en détourner, et très spécialement l'abus des biens matériels. Vous savez avec quelle insistance il est revenu sur ce sujet. Nous avons présents à l'esprit ses anathèmes contre les mauvais riches, ses maximes : « On ne peut servir Dieu et Mammon... Il est plus facile à un chameau de passer par la porte dite de l'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu, » et le reste.

I

Ici, Notre-Seigneur poursuit un double but. Il veut d'abord nous professer son mépris pour les richesses. Il les met entre les mains d'un intendant *malhonnête.* La gestion des biens d'autrui demande une grande loyauté ; on peut être tenté d'en détourner une partie à son profit. De nos jours où le Décalogue est pour beaucoup inexistant, il n'est pas rare d'assister aux vols les plus qualifiés, comme les plus habiles et les plus audacieux, qui se chiffrent non plus seulement par dizaines ou centaines de mille francs, mais par millions. Notre époque, sous ce seul rapport, restera tristement fameuse dans l'histoire.

Jésus nous représente la fortune comme *trompeuse,* jetant le plus souvent dans des illusions funestes. Le riche, l'homme dans l'aisance se croit possesseur absolu de son avoir, il n'en connaît pas d'autre maître ni d'autre dispensateur. Or la richesse est un des biens terrestres que nous tenons de la libéralité divine ; c'est un avantage dont nous ne jouissons qu'un moment ici-bas ; notre vrai patrimoine est au ciel et celui-ci s'acquiert pour jamais. — Qu'il y ait un Dieu, dont le riche est la créature et le sujet ; qu'il doive rendre compte à ce Dieu de la gestion des biens qui lui sont confiés ; que leur emploi, pour ce qui est du superflu, soit d'alléger la tristesse des indigents : voilà ce qui ne préoccupe généralement pas le riche, et on lui causerait un profond étonnement si on lui disait que sa vie de luxe, de plaisir, de dissipation, sans que les pauvres bénéficient de son opulence, est pour lui un danger de réprobation. Elle viendra cependant, elle approche chaque jour, l'heure terrible où il lui faudra paraître au tribunal du Souverain Juge : « Rends compte de ton administration, qu'as-tu fait de ta fortune ? »

Notre-Seigneur appelle la richesse *inique,* non pas sans doute en elle-même ; car elle peut être honnête dans son origine, louable dans son usage ; mais par plus d'un côté elle mérite cette sévère qualification. Il est rare, quand on remonte le cours jusqu'à sa source première, de ne pas y découvrir quelque injustice. A quelles tentations d'orgueil, d'ambition, de sensualité elle expose ! Voyez à nouveau comme entre les mains d'un gérant, d'un intendant, d'un administrateur, elle devient facilement matière à concussions, à fraudes, à détournements ! Ce n'est pas le fait de notre économe, nous l'avons dit ; il a péché par dilapidation, par prodigalité, par excès de dépenses, sans d'ailleurs s'oublier lui-même. Et c'est là une autre forme d'iniquité. On en arrive à oublier les pauvres, à ignorer toute misère, tout besoin chez autrui ; le cœur se dessèche, l'égoïsme y tue le sens de la charité. Et ainsi, sans être mauvaise en elle-même, la richesse devient, par les maux qu'elle engendre, ce que dit d'elle le Sauveur, une « richesse d'iniquité. »

II

Le riche n'a donc pas de salut à espérer ? Est-il donc par sa richesse fatalement voué au malheur éternel ? Autant vaudrait dire qu'elle n'est pas un bien en soi, mais un mal, et que Dieu en l'octroyant à quelqu'un le met sur la voie de la perdition. La vie du riche a tout de même une issue vers le ciel. Et le second but de Jésus en cette parabole est d'indiquer cette issue. L'économe infidèle est à imiter, non pas assurément dans sa gestion, mais dans son intelligence à éviter une imminente et irrémédiable détresse.

Notre-Seigneur nous montre à l'œuvre l'industrieux intendant. Il a déjà mésusé du bien de son maître par de folles prodigalités, et voici qu'il y ajoute de nouvelles injustices en faisant, contre tout droit, des remises aux débiteurs de ce même maître, afin de se concilier leur hospitalité. Cette prétendue générosité qui repose sur la malversation ne saurait être approuvée : on ne fait pas de largesses avec le bien d'autrui. Mais Jésus engage les « fils de lumière, » les chrétiens fidèles, à se préserver du malheur éternel avec la même habileté.

Celle de notre personnage a consisté à se faire des amis, à leur créer à son endroit des obligations qui lui permettront d'échapper à la misère dont il est menacé. Celle des chrétiens doit les porter à se concilier au ciel assez d'amitiés puissantes qui leur en obtiennent l'entrée.

Voyez les « enfants du siècle, » comme Jésus dénomme les hommes qui ne s'intéressent qu'aux choses terrestres. Que ne font-ils pas, à quels moyens ne recourent-ils pas, afin de conserver ou de recouvrer la santé, ou même simplement leurs avantages physiques, afin de parvenir à un emploi, à une situation, à la fortune ? Rien ne leur coûte ; ils ne reculent devant aucune démarche, aucune fatigue, aucune dépense, aucun sacrifice. L'espérance du bien qu'ils convoitent leur rend tout facile ou acceptable. — Est-ce que, en présence des menaces de guerre qui, depuis plusieurs années, pèsent sur l'Europe, les nations, elles aussi, ou pour écarter ce fléau, ou pour

s'assurer la victoire en cas de conflit armé, ne cherchent pas de tous côtés des alliances ?

Telle doit donc être la tactique des « enfants de lumière », de toutes les âmes que Dieu a amenées « des ténèbres à la foi chrétienne, » qui ont appris de l'Eglise les enseignements de Jésus-Christ, qui, par conséquent, savent quelle est leur destinée et par quels moyens elles doivent y tendre. A ces âmes favorisées de tant de grâces, Jésus reproche de n'avoir pas pour leur salut, pour leur sanctification, pour l'acquisition des biens éternels le même zèle, le même savoir-faire, le même souci, la même persévérance qu'en mettent les hommes dans leurs affaires matérielles. Que sert-il de croire à une autre vie, celle-ci la vraie vie, la vie sans fin, si l'on ne travaille pas à la mériter, si l'on ne suit pas la seule voie qui y conduit ?

Parmi les industries à employer pour se faire des protecteurs auprès de Dieu, le divin Maître recommande l'aumône, sans en spécifier la forme. C'est donc tout subside, toute contribution apportée aux membres déshérités de l'humanité et aux œuvres catholiques qu'il préconise. L'aumône, chrétiennement pratiquée, c'est Dieu qui la reçoit à son compte personnel : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les hommes, c'est à moi que vous l'avez fait. » Il se regarde comme tenu pour ainsi dire à la reconnaissance ; et de même qu'à celui qui pardonne une offense, il dit : « A moi de le venger, et je m'en charge, » du chrétien qui se plaît à donner, il dit pareillement : « Il m'appartient de le récompenser et je n'y manquerai pas. *Ego ero merces tua magna nimis.* » Tout don versé dans le sein du pauvre par celui qui possède est une source de créance sur Dieu, créance qui ne sera jamais ni contestée ni prescrite ; et nous voyons ici que c'est lui-même qui en suggère l'usage. Un de nos adages porte que « qui donne aux pauvres prête à Dieu, » et prêter à Dieu, c'est le meilleur placement que l'on puisse faire, Dieu s'étant engagé à rendre au centuple même un verre d'eau froide. Un saint a été jusqu'à appeler l'aumône un huitième sacrement. A l'instar de ces canaux spirituels, elle efface les péchés, *operit multitudinem peccatorum,* elle confère indirectement la grâce, elle est une source de mérites. Si bien que l'aumône devient aussi nécessaire pour le riche que pour le pauvre et qu'il est impossible à celui-là de se sauver sans celui-ci. Dieu les a institués l'un pour l'autre.

N'oublions pas non plus qu'indépendamment des avantages attachés à l'aumône, la prière du pauvre ou des Œuvres qui lui sont assimilées monte sans cesse vers Dieu et appelle sur ses bienfaiteurs les bénédictions célestes. « Dieu vous le rende » : c'était autrefois la formule usuelle de ceux que l'on secourait. Si elle n'est plus guère employée de nos jours, Dieu continue de l'entendre et d'interpréter les sentiments des assistés.

* *

Quelle importante leçon, m. f., le divin Maître a daigné nous enseigner dans cette parabole ! Traduisons-la dans la pratique de notre vie. Favorisés des biens de la terre ou d'une certaine aisance, rappelons-nous que c'est pour nous un grave devoir d'en prélever une part proportionnelle pour les indigents et les Œuvres catholiques. — Pauvres à la manière dont Dieu l'entend, n'omettons pas de nous faire auprès de Dieu des intercesseurs qui acquittent en prières leur dette de reconnaissance envers les âmes connues et inconnues de qui leur vient ce qui est nécessaire à leur subsistance. Les uns et les autres se feront ainsi les auxiliaires de Dieu dans l'accomplissement de ses miséricordieux desseins. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE MADELEINE

I

L'AMOUR DE SAINTE MADELEINE

Ses nombreux péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. (Luc, VII, 43).

Mes frères,

D'après la Sainte Ecriture, la femme, qui a été créée pour être une aide semblable à l'homme, lui est devenue un dommage, un grand dommage en vérité. Elle a été pour lui la pierre d'achoppement dans son innocence ; car c'est par elle qu'il est tombé dans le péché. De plus, elle a retardé sa pénitence, en lui donnant une occasion de s'excuser. Tout cela a été pour l'homme un grand dommage.

Par contre, dans l'entreprise de réparation du monde, une femme nous est proposée comme un miroir d'innocence, et une femme comme modèle de pénitence. Comme miroir de pureté, c'est la B. V. Marie ; comme exemple de pénitence, c'est Marie-Madeleine, qui a tant aimé le Christ. Et comme il était impossible que ces deux merveilles fussent réalisées dans la même personne, du moins la Providence a voulu que ces deux femmes eussent le même nom : celui de Marie.

C'est à cette Marie, modèle de pénitence, qu'a été dite la parole que j'ai citée en commençant. Et dans cette parole, nous voyons son ardente charité : elle a beaucoup aimé ; et quel fut l'effet de cette charité : ses nombreux péchés lui ont été pardonnés. D'où il semble bien que cette femme a aimé le Christ d'une manière incomparable.

Il sera donc intéressant de considérer cet amour de Madeleine dans son origine, puis dans ses qualités et ses manifestations.

I. — *Son origine*

Comment est né ce grand amour de Madeleine ?

a) Par *une crainte,* comme toute sagesse, pour éviter un grand danger, un grand péril. C'est ainsi que nous nous décidons tous quand nous prenons une sécurité.

Ce qui fit réfléchir Madeleine, c'est que la vie qu'elle menait la conduisait à la mort. Elle a pu entendre Jésus-Christ quand il disait : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » J.-C. a déterminé autour de lui une sorte de climat, d'atmosphère. Les idées d'amour de Dieu et du prochain sous une forme éminente, étaient dans l'air autour de lui, par sa parole et sa conduite. Madeleine a subi tout cela. Elle a compris que, de même que la mort arrive parce que le lien qui unit l'âme au corps est rompu, de même aussi la mort de l'âme arrive par la rupture du lien de charité qui unit l'âme au Christ. Et pour éviter cette mort et ses conséquences, elle a commencé d'aimer J.-C.

Elle avait entendu le jeune homme riche demander à Jésus ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle, et comment Jésus avait répondu : « Observe les commandements » (Mt., XIX, 16). Puis, comment un autre jour, en répondant à un Docteur de

la Loi, il avait parlé de l'amour de Dieu et du prochain, en ajoutant : « Faites cela et vous vivrez » (Luc, x, 28). Tout cela faisait grandir sa crainte de la mort et son amour de la vie.

b) Ce qui encore nous décide à l'action, c'est *le désir de quelque gain* à se procurer. Or ici, quel est le gain de l'amour ? Assurément, c'est la vie éternelle. Aussi chacun doit s'efforcer à l'amour de charité. Une âme qui a une charité ardente, devient comme l'épouse de J.-C., comme une reine, puisque J.-C. est roi, le Roi des rois (Apoc., XVII, 14).

Or, c'est la charité qui abolit le péché. Jésus l'a dit à Madeleine : ses nombreux péchés lui ont été pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. La charité, c'est la beauté de l'âme, son ornement, sa parure, ce par quoi elle plaît à J.-C. La charité, c'est aussi l'impulsion qui la pousse vers N.-S. dans un don complet de soi-même. Et c'est là le gain que Madeleine a convoité.

c) Ce qui encore décide à l'action, c'est un motif de *justice* et d'équité ; et ç'a été là un des caractères de l'amour de Madeleine pour le Christ.

Comment cela ? — Rien n'est plus doux, ni plus juste que d'aimer J.-C. Il a dit lui-même par la bouche de Salomon : « J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent avec empressement me trouvent » (Prov., VIII, 17). C'est contre nature de ne pas aimer ceux qui nous aiment. Or, le Christ nous a aimés le premier, à tel point que le Père a envoyé son Fils pour nous racheter. Même en laissant de côté les biens naturels dont nous avons été comblés, et les joies éternelles qui nous sont promises, et ce monde qui nous est soumis, si nous nous en tenons à ceci : que Dieu a envoyé son Fils et nous a rachetés totalement, tout l'homme et tous les hommes, nous voyons que nous sommes tenus, par justice, de l'aimer. C'est ce que Madeleine a compris, et aussi pourquoi il y a ce commandement d'aimer « de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit. » C'est un commandement de justice et d'équité.

d) Enfin, ce qui nous décide à l'action, c'est *le désir du bonheur*. Or, rien n'est plus agréable que d'aimer Dieu. L'amour de Dieu change toute amertume en douceur. Il fait perdre le goût de tout le reste. Toute autre chose devient fade, insipide, odieuse. N'avez-vous pas remarqué comment Madeleine au tombeau, après qu'elle a retrouvé Jésus, rien ne compte plus pour elle, ni les anges, ni les femmes ses amies, ni les Apôtres ?

II. — *Ses qualités*

Voyons maintenant les qualités de cet amour de Madeleine. S. Bernard dit que « la mesure pour aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. » Cependant on peut déterminer que l'amour de Dieu, pour être parfait, doit être fidèle, exclusif, fervent et persévérant.

1. Un amour *fidèle*, c'est un amour sincère, non simulé, qui doit se réaliser dans le cœur tel qu'il se manifeste au dehors, en paroles, en témoignages, en signes. — L'amour vrai doit être *exclusif*, sans partage, et n'aimer rien davantage, ni en dehors de ce qu'il aime. Il est exclusif de tout autre amour. L'amour de charité est dominateur ; et si le cœur de l'homme était dix fois plus grand qu'il n'est, la charité voudrait l'occuper tout entier. — L'amour vrai doit être *fervent ;* et on en juge par son effervescence, par l'ardeur des désirs qui mettent l'âme hors d'elle-même, comme une source bouillonnante.

2. Ne reconnaissez-vous pas à ces signes l'amour de Madeleine ? En dehors de Jésus, tout lui était insupportable, tant son amour était sincère et exclusif.

Ne remarquez-vous pas comment elle a tout bravé au Calvaire, les Juifs, les magistrats, les bourreaux ; comment elle a maîtrisé ses propres émotions pour être là, pour voir, pour aimer, pour témoigner son amour et peupler l'isolement de Jésus ? Sur sa croix, Jésus est affreux à voir, il ne lui dit aucune parole, il ne lui donne peut-être aucun regard ; mais elle aime, et cela lui suffit ; elle est sûre d'être aimée, il lui suffit pour l'instant de compatir.

Au tombeau, même attitude : elle brave la nuit, la fatigue. Il y a une pierre énorme qu'elle ne saurait rouler, elle n'y songe pas. C'est Jésus qu'il lui faut. Qu'on lui dise où on l'a mis, et elle l'emportera. Elle ne songe pas au poids d'un cadavre et à ses faibles forces ; mais elle sent que son amour la rendra capable de tout. N'est-ce pas là un amour fervent, effervescent, qui la met hors d'elle-même ?

Et tout cela ne s'est jamais démenti. Cet amour a été jusqu'au bout, jusqu'au dernier instant de sa vie, jusqu'au bout des témoignages possibles. Et maintenant, il se prolonge en éternité.

Voilà quelle fut la mesure de l'amour de Madeleine. Il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé.

III. — *Ses manifestations*

Faut-il maintenant parler des signes de cet amour, et essayer de le prouver encore par ses manifestations ? Comment dire que Madeleine a aimé parfaitement ? Ne viens-je pas de vous le montrer déjà ?

Un amour parfait bannit *toute tiédeur,* toute torpeur, toute lenteur, toute hésitation. Voyez donc Madeleine pendant que Jésus est vivant. Elle le suit en Galilée et l'assiste de ses générosités. Elle le suit dans sa marche au Calvaire ; et après sa mort, elle est là au tombeau. Elle va, elle vient, elle est attentive, vigilante, active. Elle va vers Pierre, elle va vers Jean, elle pleure, elle prie, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son Jésus.

Un amour parfait bannit *toute crainte*. Or, Madeleine ne craint rien, aucun danger, aucune menace, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son Christ. Joseph d'Arimathie était un soldat et un ami de Pilate ; et cependant il n'ose pas s'emparer du cadavre sans la permission du procurateur. Madeleine ne craint rien ; elle est prête à enlever le corps en plein jour, publiquement, devant tous. Elle est supérieure aux hommes.

L'amour parfait bannit *toute fausse pudeur*. Nous avons déjà noté comment Madeleine n'hésite pas à se présenter devant des convives à table, comment elle n'a point honte de pleurer, de condamner devant tous son passé de péché, de s'humilier dans une attitude prostrée d'esclave. Elle n'avait pas craint de pécher au su de tous ; elle ne veut pas maintenant qu'on ignore son changement, elle brave les sarcasmes, les quolibets. Elle avait l'audace du péché, elle veut avoir l'audace de la vertu, de la pénitence, de l'amour de Jésus.

L'amour parfait *brave la douleur,* il y est comme insensible. Madeleine pleurait son frère Lazare et restait assise et comme muette dans son chagrin. Jésus arrive, il l'appelle. Elle se lève et va. Sa douleur, elle n'y pense plus, Jésus est là. « Si vous aviez été là ! » C'est cette absence qu'elle déplore.

* *

M. f., rendons justice à l'amour de Madeleine, il a été admirable. C'est un amour parfait. C'est lui qui a fait d'une Madeleine pécheresse une Madeleine qui est devenue la compagne de la Vierge immaculée. Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé.

II

POURQUOI SAINTE MADELEINE EST LOUÉE

Marie est celle qui oignit de parfums le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et c'est son frère Lazare qui était malade. (Jo., XI, 2).

Mes frères,

Dans cette parole de S. Jean, Madeleine est louée pour sa fervente dévotion, dans la profusion de ses parfums ; elle est louée pour sa pénitence, qui se manifeste par un déluge de larmes ; elle est louée pour sa vertu parfaite, et qui obtient le miracle de la résurrection de son frère Lazare comme nous le rappelle l'oraison même de cette fête.

Si donc quelqu'un se demande pourquoi N.-S. nous propose cette pécheresse en exemple, nous dirons que c'est pour confondre notre orgueil, l'orgueil pharisaïque qui dit si facilement : « Je ne suis pas comme les autres ; » car, mieux vaut un pécheur pénitent qu'un faux juste orgueilleux. C'est à ces gens-là que J.-C. a déclaré : « Je vous le dis en vérité, les publicains et les courtisanes vous devanceront dans le royaume de Dieu » (Mt., XXI, 31). Et rappelez-vous la parabole du pharisien et du publicain, et quelle en fut l'issue.

Nous répondrons encore que l'exemple de Madeleine confond notre défiance ; car, qui osera douter du pardon de ses péchés, après le pardon de Madeleine ? S. Grégoire disait, à propos de David : « David est tombé : que personne ne présume de soi-même ! David s'est repenti : que personne ne désespère de soi-même ! » Et S. Paul, parlant de son propre cas, écrivait à Timothée : « Jésus-Christ m'a établi pour le ministère, moi, l'encien blasphémateur, persécuteur, insulteur, mais il m'a fait miséricorde » (I Tim., I, 12).

Enfin nous répondrons encore que l'exemple de Madeleine doit secouer notre torpeur et notre négligence. Si Madeleine, par sa sollicitude, a trouvé son salut, pourquoi voudrions-nous négliger le nôtre ? Si nous ne pouvons pas imiter Marie la B. V. dans son innocence, imitons du moins Marie la pécheresse dans sa pénitence.

I. — *Pour l'ardeur de sa dévotion*

Nous disons que Madeleine est louée pour son ardente dévotion envers N.-S. et qu'elle l'a témoignée par la profusion de son parfum.

Madeleine a fait à Jésus trois onctions.

a) La première a été faite *sur les pieds* de Jésus, pour honorer le *Rédempteur.* Le pied supporte tout le poids du corps, et nous pouvons y voir un symbole de puissance, de la puissance du Verbe incarné, au sens de S. Paul, qui dit que le Fils de Dieu porte tout par sa parole toute-puissante après avoir accompli la purification du péché (Héb., I, 3). Le pied est la partie inférieure du corps, et qui repose à terre, et la terre est appelée l'escabeau des pieds de N.-S. (Is., LXVI, 1), et nous pouvons voir en cela le symbole du Verbe incarné dans son abaissement. S. Grégoire ne dit-il pas que le Verbe s'incarnant, c'est comme si la Divinité s'était chaussée pour venir à nous ?

Madeleine, par son onction sur les pieds, a donc honoré par cette dévotion l'incarnation du Verbe et le bienfait de notre Rédemption. Car la dévotion, c'est un sentiment d'amour suave, provoqué par le souvenir des bienfaits de N.-S. J.-C.

b) La seconde onction a été faite *sur la tête* de J.-C. pour honorer l'Auteur et le *Donateur de la grâce.* C'est de la tête que part le mouvement de tous les membres du corps, et c'est J.-C. qui est la tête de l'Eglise, et de qui viennent toutes les illuminations et impulsions de la grâce dans les saints. Nous recevons tous de la plénitude de J.-C. (Jo., I, 14).

L'onction de Marie-Madeleine a donc été une action de grâces de toute l'humanité à l'Auteur, à la Source de toute grâce.

c) La troisième onction de Madeleine a été celle *de tout le corps*, après le Calvaire, au sépulcre, le soir de la mort. Et celle-là s'adressait au *Rémunérateur de tout bien*, à Celui qui nous glorifie.

Et ce qui est remarquable, c'est que les trois femmes venues le soir de la mort, pour l'onction du cadavre, n'eurent point le temps de la faire, de l'achever ; et quand le lendemain elles voulurent l'achever, ce n'est plus un cadavre qu'elles trouvèrent, mais un ressuscité, un corps immortel et glorifié. Alors, tout devenait insuffisant et au-dessus de toute entreprise, de tout mérite, de toute proportion. Quand il s'agit du Seigneur de la gloire, dit S. Paul, il s'agit de choses que l'œil n'a point vues, ni l'oreille entendues, qui ne sont pas révélées à notre cœur d'homme, de choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment (I Cor., II, 3).

II. — *Pour la sincérité de son repentir*

Madeleine est louée encore pour la sincérité de sa componction, dont témoigne l'abondance de ses larmes, dont elle arrosait les pieds de Jésus. « Arroser », c'est le mot même de l'Evangile (Luc, VII, 38).

a) L'amertume de la componction, de la contrition amoureuse surgit de la considération de *la faute commise*, et qui fait rougir, qui couvre de honte et de confusion. C'est pourquoi Madeleine se tient debout, en arrière, aux pieds. Elle n'osait pas et ne voulait pas se placer en face de Jésus, sous son regard, confuse qu'elle était de sa souillure. Et ainsi, elle verse ses larmes, afin qu'en pleurant son péché, elle mérite d'être purifiée.

Avez-vous remarqué cette parole de S. Marc : « Jésus étant donc ressuscité, le matin du premier jour de la semaine, il apparut d'abord à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons » ? (Mc., XVI, 9). Est-elle assez pardonnée, pour avoir mérité cette exquise attention de N.-S. ! Et sa componction a-t-elle été assez efficace pour lui obtenir un tel pardon !

b) L'amertume de la componction surgit aussi de la considération de *l'offense commise*, et qui nous fait craindre et trembler. Qui donc ne tremblerait pas en voyant que par son péché il a offensé la suprême Majesté ? Et c'est pourquoi Madeleine se tenait prostrée aux pieds de Jésus, pour apaiser la colère de Dieu, par son humiliation craintive et tremblante, et toute en pleurs. « O Madeleine, dirons-nous avec le prophète Jérémie, laisse couler

comme un torrent tes larmes jour et nuit. Ne te donne aucune relâche ! Que ta prunelle n'ait point de repos ! »

c) L'amertume de la componction naît aussi de la considération des *conséquences ;* car elles sont nombreuses les pénalités et les infirmités qu'entraîne pour l'homme la tache de son péché et l'offense de Dieu. C'est cette pensée qui dénoue les cheveux de Madeleine, afin de réparer ainsi le mauvais usage qu'elle en avait fait. Cette pensée lui fait verser des larmes au souvenir de chacun de ses nombreux péchés, qui lui apparaissent plus nombreux que les grains de sable de la mer, parce qu'elle s'était comme établie dans le péché, *in civitate peccatrix.*

III. — *Pour la perfection de sa vertu*

Enfin, Madeleine est louée pour la perfection de sa vertu qui obtient des miracles ; car l'Evangile dit que c'est à sa prière que Jésus ressuscita son frère Lazare.

a) La perfection de sa vertu éclate *dans ses choix ;* car il est dit : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée » (Luc, x, 42). Il en est qui se contentent de choisir le bien, d'autres qui choisissent le mieux ; mais Madeleine n'est satisfaite que par le choix de l'excellent, du suprême. Elle a voulu servir Dieu dans la vie parfaite d'humilité et de pénitence. — Mais cependant l'Evangile nous dit que le choix de Madeleine a porté sur l'audition de la parole de Dieu, de cette parole qui convertit du mal au bien, ou confirme dans le bien, et toujours éclaire sur le mieux.

b) La perfection de sa vertu se manifeste encore dans *sa manière virile d'agir.* Voici ce que dit l'Evangile : « Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine se rendit au sépulcre, dès le matin, avant que les ténèbres fussent dissipées » (Jo., xx, 1). Ainsi, ni paresseuse, ni lente, mais prompte et vigilante à chercher le Seigneur : voilà Madeleine dans sa vertu, dans son amour.

c) La perfection de sa vertu se voit enfin dans *sa persévérance,* sans démenti, sans intermittence. Au tombeau, elle se tenait debout, au dehors, et en larmes (Jo., xxi, 11). Après le départ des Apôtres, Madeleine demeure là, persévérante dans son attitude d'attente et de recherche. Et c'est pourquoi Jésus lui apparaît à elle avant tous les autres.

A cet exemple, que personne ne désespère, mais persévère dans le bien !

POUR LA FETE DE SAINTE ANNE

I

SA CONDITION, SA VOCATION, SA PERFECTION

> *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.*
> Les filles d'Eve ont amassé de grandes richesses ; vous, vous les surpassez toutes.
> (Prov., xxxi, 29).

Mes frères,

Que sont toutes les richesses, tous les biens, tous les avantages de la terre mis en parallèle avec l'honneur d'avoir donné au monde la Mère du Rédempteur ? L'incomparable dignité de la fille rejaillit sur celle de qui elle a reçu le jour. N'est-ce pas d'ailleurs une vérité consacrée, que plus on approche de Dieu, plus grande est la sainteté et aussi la gloire ? C'est ainsi que la T. S. Vierge, S. Joseph, S. Jean-Baptiste, les Apôtres sont plus particulièrement honorés dans l'Eglise, en raison des rapports plus ou moins étroits qu'ils ont eus avec l'Homme-Dieu.

Or, parmi les femmes, sainte Anne occupe le premier rang après l'auguste Mère de Dieu. C'est ce qui la désigne à notre particulière vénération, à notre culte, à nos dévoués hommages. On la voit honorée d'abord en Orient au VIe siècle ; une église lui est dédiée à Constantinople ; sa fête y est célébrée à trois reprises. D'Orient son culte passe en Occident ; mais ce ne fut qu'au XVIe siècle qu'il fut étendu au monde entier ; au XVIIe il recevait chez nous une grande impulsion par la manifestation de sainte Anne en Bretagne et par la découverte de son antique statue jadis vénérée par les habitants du vieux pays d'Armor. Sa dévotion est devenue de ce fait l'une de nos fêtes nationales et Sainte-Anne d'Auray compte parmi les principaux pèlerinages de France et du monde entier.

En ce jour consacré à la glorifier, je vous parlerai de sa *condition,* de sa *vocation* et de sa *perfection.*

I. — *Sa condition*

Sainte Anne appartenait à la lignée des rois ; elle était du sang de David, et cependant son nom n'est même pas mentionné dans les annales publiques de son peuple. Elle habite la petite bourgade de Nazareth où vraisemblablement elle est née. Qu'a-t-elle fait ? On l'ignore. On ne la connaît que comme mère de la Vierge Marie et comme l'aïeule du Christ; son sang devait couler dans les veines du Dieu fait homme. C'est tout, mais n'est-ce pas assez pour la désigner aux hommages du monde chrétien ?

Cette femme doit avoir une haute vertu morale. Jugeons-en par son nom qui signifie *grâce,* et « grâce » dans cette acception veut dire assemblage de toutes les qualités. Il fallait vraiment que le silence, l'obscurité fût une grande distinction, pour que la première famille de la nouvelle Alliance en ait fait sa vertu caractéristique, car Marie aussi a été une âme cachée, Joseph plus encore si possible, et Jésus l'a été pendant trente ans.

Pourquoi cette obscurité ? Peut-être pour la raison que voici. Quand un homme a rempli une fonction sublime ou produit un chef-d'œuvre, tout ce qu'il fait ensuite étant nécessairement de moindre notoriété, ou de moindre valeur, sa gloire ne sera assurée que si le reste est tenu dans l'ombre. Il ne demeure de lui que le sublime ou le chef-d'œuvre isolé des éléments inférieurs qui pourraient en diminuer l'éclat. Le silence de l'histoire sur ce qui est moins en relief garde le secret de l'infirmité humaine. Ainsi, quand on dit de sainte Anne qu'elle fut la mère de Marie, que pourrait-on ajouter à sa gloire ? Que serait tout le reste en regard de cet honneur ? Qu'on lui suppose le pouvoir, le génie, le don des miracles, la gloire du martyre : toutes ces grandeurs n'équivaudraient pas à celle de sa maternité spéciale.

Une pénombre impénétrable enveloppe donc sainte Anne. N'est-ce pas le modèle qui nous convient à tous ? Cette vie obscure, modeste, humble, n'est-elle pas celle à laquelle sont destinés la plupart des chrétiens ? Cette condition des effacés d'ici-bas est la meilleure. Les hautes cimes sont souvent frappées de la foudre ; la rosée du ciel humidifie et fertilise les vallées. La solitude et l'obscurité furent d'ailleurs la

source des vraies gloires religieuses : rappelez-vous Elie et le Carmel, Jean-Baptiste et le désert, Benoît et Subiaco, Antoine et la Thébaïde, François d'Assise et l'Alverne, Ignace et Manrèse, Bernard et Cîteaux. N'est-ce pas dans le cloître, dans le silence du foyer domestique, que se forment les grandes âmes ?

Restons donc humbles, au moins par le cœur, si la Providence nous a assigné un rang plus marquant dans la hiérarchie sociale, nous souvenant que « le Seigneur regarde ce qui est humble et ne connaît que de loin les hauteurs » (Ps. CXXXVII, 6). Et si Dieu nous a placés dans une condition modeste, sachons nous y complaire. C'est là ce que les saints ont recherché de préférence ; c'est là qu'ils se sont plu à vivre, afin que le regard de Dieu s'abaissât sur eux pour les élever jusqu'à lui.

Cette condition modeste, c'est la vôtre surtout, mères chrétiennes. Le foyer domestique est le théâtre habituel de votre action ; et qui dit vie domestique dit vie habituellement retirée, en quelque sorte cachée aux regards du public et connue presque de Dieu seul et de ceux qu'abrite ce sanctuaire familial. Aimez-le donc à l'exemple de sainte Anne et mettez votre zèle à vous y sanctifier.

II. — *Sa vocation*

Etudions en second lieu la vocation de sainte Anne. Dieu l'avait prédestinée à être la mère de la Vierge Marie ; mais quelle épreuve a précédé cette incomparable joie !

A en croire la tradition, Dieu l'aurait privée de cette bénédiction de la maternité si ardemment désirée des femmes juives dans l'espoir de participer de près ou de loin au grand mystère de l'Incarnation ; la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge enfantera le Fils de la promesse, » éveillait en chacune d'elles cette espérance. La vocation du mariage, alors préférée de ce fait à celle de la virginité, fut, pour Anne, marquée par la plus grande épreuve, la stérilité. Elle se consolait aux pieds du Seigneur, elle répandait fréquemment sa douleur dans le temple. Un jour qu'elle en sortait, un ange lui aurait apparu et lui aurait promis dans sa vieillesse une maternité miraculeuse. L'événement justifia la promesse. — Ainsi elle n'a cherché de consolation qu'en Dieu ; objet vraisemblablement de certaines réflexions peu bienveillantes de ses compatriotes, elle ne confiait qu'au Seigneur sa tristesse. Et voyez comme Dieu entend ses plaintes : c'est d'elle que Marie va être conçue ; parce que la nature ne peut plus rien, la puissance divine interviendra, et elle opèrera en la sainte femme le plus grand des miracles : la conception immaculée. Comprenez la gloire de cette fécondité : les fils des autres femmes ne sont pas pour elles que des consolations ; ils naissent fils de colère ; ce sont des condamnés qu'elles mettent au monde. Anne donne naissance à une enfant exempte du péché originel, véritable paradis terrestre, ornée de toute sainteté, sur laquelle le regard du Très-Haut s'est toujours reposé avec délices.

Qu'est-ce qui lui a valu cette insigne faveur ? Ce sont ses grandes épreuves, sa longue douleur. Dieu se plaît ainsi à consoler dans des circonstances analogues. Rappelez-vous Anne et Samuel, Elisabeth et Jean-Baptiste. Savez-vous, m. f., quand Dieu vous consolera ? C'est quand vous souffrirez, quand vous serez dans la tribulation. Souvenez-vous que, après l'agonie de Jésus au jardin des Olives, un ange vint qui le réconforta. Le Roi-Prophète ne nous dit-il pas que « les consolations du Seigneur ont répandu la joie dans son âme en proportion de ses douleurs » ? (Ps. XCIII, 19). Dieu en agit de même avec ceux qui souffrent. C'est de la mort de la graine que naissent la fleur et le fruit. Notre-Seigneur lui-même a formulé cette loi de la fécondité (Jo., XII, 25). Depuis le Calvaire, rien n'est plus fécond que l'épreuve ; toutes les grandes œuvres en sont issues.

Mères chrétiennes, vous pleurez souvent dans la solitude de vos foyers, à ces heures que vous laissent l'absence du chef de famille et l'éducation scolaire de vos plus jeunes enfants ; vous pleurez sur l'incrédulité ou l'indifférence religieuse de vos aînés. Vos anges gardiens recueillent vos prières et vos larmes et les présentent au Père céleste. Soyez assurées qu'à l'heure fixée par lui sa miséricorde triomphera des résistances de ces âmes.

III. — *Sa perfection*

Enfin la perfection d'Anne mérite nos considérations. Nous y voyons fleurir les plus belles vertus.

Pour arriver à ce comble de grandeur qui est celle de Marie, il est absolument nécessaire que tout ait favorisé son perfectionnement continu. Pour la même raison, dans le même but, il fallait que, dès son entrée dans la vie, cette enfant prédestinée à la plus haute prérogative trouvât, au point de vue moral, une pureté sans reproche, une force sans défaillance, une sagesse sans mélange, un idéal enfin jusque dans le premier amour, dans les premiers exemples et les premières leçons de celle qui devait préparer en elle la mère par excellence.

On ne saurait douter que sainte Anne n'ait fidèlement et parfaitement accompli l'œuvre unique et combien auguste qui lui incombait ainsi. Mais elle ne s'en acquitta pas inconsciemment, et, sans connaître la sublime destinée de sa fille, elle eut tout le mérite d'une collaboration intelligente au chef-d'œuvre dont la Providence lui avait confié la préparation. — La troisième année de Marie, Anne fit le sacrifice de l'objet de ses ardents désirs, de cette beauté, de ce trésor, de ses tendresses, de ses joies, de son amour de mère. Et qu'il dut être grand ! Vous seules, mères, vous pouvez en mesurer l'étendue. Mais Dieu avait ses droits. Dans le secret de son cœur, il faisait sentir à Anne que cette enfant du miracle il se la réservait, il la voulait toute à lui, rien qu'à lui, qu'il ne l'avait donnée que pour qu'on la lui rendît. Anne soupçonnait d'une manière plus ou moins précise que le Seigneur avait sur sa fille les plus hauts desseins ; et loin de les gêner, elle les a admirablement secondés, elle a encouragé S. Joachim à en favoriser l'accomplissement. Et nous savons l'offrande qu'elle fit à Dieu de sa fille dans le temple de Jérusalem et l'éducation qu'elle voulut qu'elle y reçût. Préparer une mère à Dieu, voilà sa profession.

Mères chrétiennes, quel exemple ! Quelle leçon pour tant de mères qui n'élèvent leurs enfants que pour elles, qui craignent de les former à la piété, qui les éloignent plutôt de Dieu, qui font très restreinte la part de la religion dans l'éducation, ou qui peut-être disputent à Dieu un fils, une fille marqués par lui pour le sacerdoce, pour la vie religieuse ! C'est votre rôle à vous — et il n'en est guère de plus sublime — de façonner pour Dieu des âmes, des frères, des mères à Notre-Seigneur, selon sa propre parole : « Ceux-là sont mes frères, ma mère, qui font la volonté de mon Père » (Mt., XII, 48). Ne

vous dérobez pas à cette grande tâche, honorez-vous plutôt d'avoir à la remplir, puisque Dieu vous a fait l'honneur de vous la confier.

* *

Il est donc vrai, m. f., que si beaucoup d'autres femmes ont amassé ou possédé de grandes richesses, sainte Anne les surpasse toutes, parce que Dieu lui a donné ce qui l'emporte sur tous les biens de ce monde, une fille la plus idéale de toutes les créatures. Joignons aux siennes nos actions de grâces ; mais louons-la elle-même d'avoir été choisie parmi toutes les filles d'Eve pour mettre au monde, pour former à la piété, pour élever dans la crainte et l'amour de Dieu la Vierge Marie. Prions-la de nous obtenir de nombreuses âmes de mères qui comprennent leur devoir et le regardent comme ce qu'il y a de plus grand ici-bas : élever des âmes d'enfants pour Dieu, pour sa gloire, pour le service de l'Eglise et pour le relèvement de notre patrie. Ainsi soit-il.

II

SA GRANDEUR ET SES VERTUS

Mesdames,

Notre-Seigneur a énoncé dans l'évangile de ce jour une règle qui convient admirablement à glorifier sainte Anne. Parlant des âmes et de leur fécondité surnaturelle, il dit : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » Cela est vrai des actes d'une existence ; l'orgueil, la dureté, la corruption ne sortent pas des âmes douces et virginales. Mais cela n'est pas moins vrai, en règle générale, de l'ordre de la fécondité naturelle et spirituelle ; une enfant est la gloire de sa mère ; la T. S. Vierge Marie est le plus bel éloge que l'on puisse faire de sainte Anne.

Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a pu appliquer à celle-ci le salut flatteur de l'ange et d'Elisabeth à la Vierge sa fille : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. »

I. — *Grande par le choix de Dieu*

Sans doute, la haute dignité et la vertu généreuse et délicate de sainte Anne sont des dons gratuits de la miséricorde prévenante de Dieu : il a daigné jeter un regard de prédilection sur l'épouse de Joachim et lui accorder l'honneur de la maternité, et d'une si royale maternité, parce qu'il est la bonté même. Et la miséricorde est d'autant plus touchante que, suivant une tradition probable, Anne et Joachim ne pouvaient plus espérer humainement une postérité, et que Marie fut l'enfant miraculeusement obtenue du ciel par la prière, donc l'enfant de leur âme plutôt que l'enfant de la nature.

Dieu met au cœur des mères d'ardents désirs et de hautes et célestes ambitions afin de pouvoir les exaucer et les dépasser. Vous savez combien les Israélites fidèles de cette époque étaient suspendus à l'attente du Messie. Or, dans son humilité, Anne ne rêvait pas d'être la mère ni même l'aïeule du Sauveur d'Israël. « Si du moins l'enfant que je demande au ciel pouvait être sa servante, la petite âme docile, empressée qui s'efface devant le Maître, qui n'a de vie et d'amour que pour lui et en qui le Rédempteur céleste se complaise comme en un reflet de sa sainteté ! »

Il me semble qu'il y a dans cette pensée qui interprète les vœux de sainte Anne plus qu'une pieuse conjecture. Avez-vous remarqué le vocable que Marie affectionne pour se désigner : « Je suis la servante du Seigneur » ? Quoi de plus logique que de penser que cette direction lui avait été imprimée dès le jeune âge par sa pieuse mère : « O ma chère enfant, puisses-tu être la petite servante du Seigneur ! »

II. — *Grande par ses vertus*

Sainte Anne fut donc grande par le choix de Dieu et la façon dont elle s'y préparait. Elle ne fut pas moins grande par l'ardente volonté avec laquelle elle répondit aux avances de Dieu et réalisa sa mission.

Car, de même que Jésus fut au physique et au moral le portrait de Marie, de même sainte Anne imprima tous les traits de son âme en celle de la Sainte Vierge. Assurément, Dieu aurait pu faire à lui seul l'éducation de sa future mère ; mais Dieu aime à agir par d'humbles instruments, ceux justement que sa Providence a disposés, qu'elle a choisis, qu'elle a préparés.

Il fallait à Marie une âme *humble* sans mesure pour être la première après Dieu, car Dieu ne construit que sur l'humilité et le dépouillement de soi-même. Quelle âme soumise à Dieu fut celle de sainte Anne pour préparer Marie à son rôle divin, sans rien laisser paraître au dehors des rares vertus que la mère admirait dans sa fille !

Il fallait à Marie une âme *forte* pour envisager sans faiblir, d'une part son néant, de l'autre son rôle écrasant par rapport au sort de l'humanité, et plus encore la hauteur incomparable de son intimité avec Dieu : être avec Dieu comme un fils ! C'est aux leçons de sainte Anne que Marie avait appris à ne pas tant se considérer soi-même, mais bien plutôt à considérer la volonté de Dieu que l'on accomplit de toute son âme, et en même temps avec un entier détachement du point de vue personnel.

Mais surtout à quelle délicatesse et à quelles hauteurs d'*amour* devait s'élever Marie, puisque Jésus se trouvait à l'aise dans son cœur comme dans le cœur d'une mère ! Et qui donc apprend mieux à aimer qu'une mère, par son exemple, par sa parole, par tout elle-même ?

* *

Mesdames, en glorifiant, trop brièvement, les vertus de sainte Anne, j'ai voulu sans doute communiquer quelque élan à la confiance de vos prières ; j'ai pensé surtout proposer à votre imitation les vertus qui la rapprochent de vous.

Ne croyez pas que votre rôle est petit : faire l'éducation d'une âme, ce n'est pas seulement l'orienter vers le ciel, ce qui serait déjà divin, — c'est former vraiment et développer la vie de Jésus en elle, puisque, par la grâce du baptême tout chrétien est un frère du Christ, animé de sa vie. Ainsi, Dieu vous eût-il refusé le bonheur de la maternité, qu'il vous en reste une autre à exercer, la maternité spirituelle des âmes par la prière, l'immolation et l'apostolat. Sans cela, vous ne seriez pas, selon la volonté du Christ, des lumières du monde, vous ne porteriez pas la marque des véritables filles spirituelles de sainte Anne.

Pour ce grand rôle, comme votre sainte Patronne, vous avez besoin d'humilité : ne pas rabaisser l'idéal, ne pas se fier aux vertus seulement honnêtes, ne pas se laisser égarer par les mesquineries de la susceptibilité.

Besoin de confiance forte : car, même en face du mal il faut avoir confiance en la force victorieuse de la grâce, — et ne pas se laisser abattre par la

pusillanimité, le découragement, la paresse qui déclarent qu'il n'y a rien à faire.

Besoin d'amour de Dieu : « J'y laisserai ma vie ou je deviendrai un saint ; » — d'amour des hommes : sans bonté vous n'attirerez pas à Notre-Seigneur.

O Tabernacle très pur de l'Immaculée Conception, mère de son âme, inspirez, protégez, soutenez vos servantes qui vous implorent et qui, humblement, comptent sur votre secours pour faire en tout la volonté de Dieu, mériter d'être reconnues de vous et introduites dans le ciel !

INSTRUCTIONS A DES JEUNES FILLES

III

LA VRAIE PIÉTÉ DOIT ÊTRE GÉNÉREUSE

Mes chères enfants,

Votre piété doit être judicieuse et régulière. J'ajoute qu'elle doit être généreuse. Il faut qu'elle soit toute pénétrée d'abnégation, et c'est peut-être la condition la plus difficile à réaliser.

Si vous n'êtes pas généreuses, vous risquez de n'avoir plus que le squelette et les apparences de la vraie piété ; vous pouvez prendre pour vous ces objurgations que Bossuet adressait à la « piété bâtarde et falsifiée qui est toute dans le discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, s'écriait-il, viens que je te mette à l'épreuve ! Voici une tempête, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie. Tu te laisses aller au murmure, pauvre piété déconcertée... Va, tu n'étais qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu [1]. »

Si vous voulez vivre de la vie de piété, il faut donc vous armer de générosité. Je vous dirai, dans cette instruction, ce que la générosité réclame de vous dans la pratique du bien, c'est-à-dire : 1° *l'effort* ; 2° *l'habitude de l'effort* ; 3° *le progrès incessant dans l'effort.*

I. — *L'effort*

1° *Vous êtes toutes bien convaincues, j'espère, que la piété, pour être vraie, sérieuse, sincère, doit être pratique, éminemment pratique et laborieuse.*

L'Evangile le proclame à chaque page : les violents seuls emportent d'assaut le royaume de Dieu : *Violenti rapiunt... Pax hominibus bonæ voluntatis* : la paix n'est qu'aux âmes de bonne volonté... Faites effort pour entrer au ciel, *contendite intrare.*

L'exemple de tous les saints nous le prêche éloquemment.

Le bon sens lui-même ne dit-il pas que si l'on n'a rien sans peine, à plus forte raison faut-il agir, pratiquer, combattre pour gagner le ciel qui est une victoire toujours chèrement disputée sur le démon, sur le monde et nos propres passions, sur des ennemis du dehors et du dedans qui, eux, ne s'endorment jamais ?

Il faut fuir cette occasion de péché qui s'offre attrayante. Fuyez.

Il faut rester là sur cette page à étudier ou à écrire. Restez.

Il faut vous montrer constantes pour continuer une œuvre qui ne vous a donné que des déceptions et des ennuis. Continuez.

Il faut lutter contre cet affaissement qui semble vous imposer le repos. Luttez.

[1] *Panégyrique de S. Victor*, 3e Point.

Méfiez-vous donc, mes chères enfants, de la piété facile et débarrassée de tout sacrifice. Il n'y a point de loi qui puisse dispenser de mourir à soi-même, de résister aux inclinations de la nature, de se renoncer et de porter sa croix. Il n'y a point d'autorité qui ait le droit d'enlever à l'Evangile ses austérités, sa gravité, ses préceptes de vigilance, de mortification, d'obéissance, de détachement et d'immolation. Il n'y a point de méthode approuvée pour allier le monde et Jésus-Christ. Le monde et le Christ ressemblent à la lumière et aux ténèbres. Quand l'un arrive, l'autre part.

On lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne que ses parents, redoutant sans doute que, s'ils lui laissaient le loisir de vaquer librement à ses exercices de piété, elle ne fût tentée de les quitter pour entrer dans la vie religieuse, en firent l'esclave de la famille et la servante de tous. On l'accablait de charges et d'occupations pour ne pas lui laisser un instant de repos et de solitude. C'était une peine cruelle pour la jeune fille, qui savait qu'on ne peut se sanctifier sans se retremper, non seulement souvent, mais constamment en Dieu. Cependant, cette âme énergique ne se découragea pas ni ne se désola. Puisqu'il ne lui était pas permis d'aller à l'église entendre la messe chaque jour, de recevoir fréquemment la sainte communion comme elle l'aurait désiré, elle bâtit en son cœur un petit oratoire sur l'autel duquel elle immolait sa volonté et entassait sacrifices sur sacrifices ; plus se multipliaient les difficultés, plus la jeune sainte se réfugiait dans ce sanctuaire intérieur. Elle dut à cette pratique, non seulement de ne pas déchoir dans la piété, mais de s'élever à une éminente perfection.

Voilà, mes chères enfants, un beau modèle à suivre de l'effort dans la pratique du bien.

2° *L'ennemi de l'effort est cette maladie spirituelle qu'on appelle la tiédeur.*

A quoi comparer la tiédeur, et quelle image employer pour vous la dépeindre ? Il y a une cinquantaine d'années, apparut dans le monde une nouvelle maladie qu'on appela l'*influenza.* Voici quels en étaient les caractères. Tout d'abord, celui qui en était atteint éprouvait une lassitude générale, comme un malaise étrange qui lui donnait du dégoût aussi bien pour la nourriture que pour le travail. Le sang était en quelque sorte empoisonné par un virus mystérieux qui circulait dans toutes les veines et enlevait toutes les forces au malade. Assez peu dangereuse pour les personnes vigoureuses et d'un tempérament sain, cette affection était épidémique et pouvait tuer les personnes maladives, peu robustes ou dont la santé avait un point faible. Enfin, un des derniers caractères de l'influenza, c'est qu'elle était très difficile à extirper complètement : presque toujours elle laissait après elle des traces de son passage.

Je ne saurais mieux vous expliquer ce qu'est la tiédeur de l'âme qu'en la comparant à l'influenza, en vous disant qu'elle est une influenza spirituelle. Et, en effet, elle en offre les symptômes, elle en a les effets.

Ne la confondons pas, cependant, avec ces moments de sécheresse, de dégoût, qui désolent parfois les âmes les plus fidèles ; ni même à ces négligences passagères et bientôt regrettées, rétractées, — eussent-elles duré plusieurs jours, — qu'il faut mettre sur le compte de la faiblesse humaine. Cette aridité, ces misères ne sont pas plus la tiédeur qu'un malaise passager, une indisposition comme en ressentent les meilleures santés, ne sont la maladie que nous avons décrite. Non,

la tiédeur est un état habituel, une disposition ordinaire, par suite desquels nous accomplissons nos devoirs de chrétiens avec nonchalance, sans générosité, comme par manière d'acquit.

L'âme tiède éprouve une sorte de lassitude générale pour tout ce qui touche à la pratique de la vertu ; elle s'arrête, ne peut plus avancer. La prière, les exercices de piété, les pratiques religieuses qu'elle aimait autrefois, qui lui pesaient si peu, maintenant lui causent plus que du dégoût, de l'ennui ; tout cela lui semble lourd comme un monde. Sans force pour le bien, sans aucun attrait pour les choses de Dieu, elle n'a plus de goût que pour les choses du monde, de la terre. Si cette âme a des prédispositions à quelque passion, celle-ci éclate ; si son cœur a un côté faible, c'est là surtout que se porte la maladie.

Et voilà comment la tiédeur qui n'est point, par elle-même, l'état de péché mortel, y conduit presque infailliblement.

II. — *L'habitude de l'effort*

1° *Votre piété doit être fondée non pas sur le sacrifice pratiqué, mais sur l'esprit de sacrifice, qui est l'essence et l'esprit même du christianisme.*

C'est dans la première jeunesse surtout que Jésus a trouvé beaucoup d'âmes désireuses des douceurs spirituelles par lesquelles il se plaît à attirer à lui les débutants. Mais souvent, au jour de la tentation, au premier combat sérieux de la vertu, ils l'abandonnent. Ils n'avaient qu'une piété artificielle, une piété de fleurs et de guirlandes qui se sont fanées, une piété qui s'est évanouie comme la fumée de l'encensoir.

Défiez-vous, mes chères enfants, d'une piété romanesque, de pur sentiment, qui pourrait bien n'être qu'une vaine et éphémère religiosité. Attendez, pour avoir la mesure de la vôtre, qu'elle ait été sérieusement éprouvée. Ce n'est pas à la parade qu'on juge de la valeur du soldat. On trouve dans les cœurs tendres beaucoup de ressources, même dans leurs plus grands égarements. Mais, pour les juger, je ne m'arrête pas au moment où je les vois dans la blanche lumière du Thabor, ou bien reposant en extase avec l'apôtre S. Jean sur le cœur de Jésus ; j'attends que je les aie suivis et rencontrés avec lui au pied de la croix, tout près de la croix, en embrassant les humiliations et les douleurs.

2° ***Prenez donc garde à l'inconstance de la volonté, laquelle n'ayant rien de fixe, rien de stable, passe en un clin d'œil de la ferveur à l'oubli des plus saintes pratiques.***

Aujourd'hui le vent souffle du côté des réformes. C'est une lecture, une instruction, une retraite ; le cœur est touché, l'âme est émue, et je vous entends vous écrier : « A l'œuvre ! Combattons cette habitude, servons Dieu généreusement ! » et vous donnez tout votre effort avec courage. Mais bientôt l'enthousiasme se calme, et le lendemain, où sont tous ces beaux projets ? Que sont devenus tous ces plans ? Le vent a changé de direction et il a tout emporté.

Aujourd'hui le thermomètre est monté jusqu'au maximum. Jamais une prière si séraphique, jamais une oraison si affectueuse, jamais une communion si brûlante ; le cœur n'y tient plus... Tout à coup, c'est à n'y rien croire : le thermomètre est descendu brusquement au-dessous de zéro, et par la plus étrange variation de température, nous sommes à la glace.

Aujourd'hui vous marchez fidèles à Dieu, fidèles à votre conscience, fidèles à votre devoir, fidèles à vos pratiques. Attendons. Une pierre a été jetée sur votre route : c'est une tentation qui se lève, c'est une occasion dangereuse que vous n'aviez point prévue, c'est une humiliation qui froisse votre amour-propre, c'est un malheur qui vous attriste. Vous êtes désorientées, et, vous abandonnant à l'inconstance et au découragement, vous laissez de côté, pendant des semaines et peut-être des mois, la prière, la sainte messe, la lecture spirituelle, la communion et toutes les pratiques qui étaient entrées dans le cadre de votre vie.

Or, avec de pareilles alternatives, comment se pourrait-il que la piété s'enracine fortement dans votre cœur ?

Un auteur a traduit d'une façon très saisissante les dispositions d'une âme qui veut persévérer dans son effort vers la sainteté : « *Je veux être un saint coûte que coûte. Je veux être un saint.* » Toute-puissante parole que celle-là !

Quand elle sort nette et ardente d'une âme virile comme sort du canon le boulet poussé par les gaz de l'explosion, elle va droit, elle renverse les obstacles, elle peut tout. L'axiome *Qui veut peut*, appliqué à la perfection morale, n'est un paradoxe que pour la paresse, l'inconstance, la lâcheté.

Vous qui le niez, avez-vous jamais, en face d'un devoir austère et répugnant à votre nature, avez-vous jamais dit : « Je veux » ? Et sous l'impulsion de cette parole, vous êtes-vous, sans retard et sans regarder à droite et à gauche, vous êtes-vous mises à l'œuvre et avez-vous commencé ? Et ce commencement, l'avez-vous continué sans relâche, malgré l'ennui, malgré la lassitude, malgré votre peu de succès et même votre nullité apparente ?

Et cette continuation, l'avez-vous reprise tous les jours de la même manière, avec la même adresse ?

Non, vous n'avez pas fait cela, vous qui doutez de la puissance de ce mot : « Je veux ! » et vous avez regardé, et vous avez détourné les yeux en murmurant : « C'est impossible ! »

En face du devoir d'être un saint, le mot *impossible* est le mot d'un lâche : ce mot n'est pas chrétien.

Coûte que coûte !... Oh oui ! il m'en coûtera pour être saint ! — Il en coûtera à mon orgueil, qui ne veut ni se soumettre ni surtout être oublié, méconnu, méprisé, et que révolte la vie calme, paisible et doucement occupée. — Il en coûtera à ma sensualité, qui ne veut ni se gêner, ni se priver, ni supporter, et qui aspire à tout ce qui est luxe, jouissance, plaisir. — Il en coûtera à ma paresse, qu'écrase le moindre travail constant et régulier, s'il n'est pas payé ou par la flatterie ou par un bon salaire. — Il en coûtera à mon imagination, qui ne vit heureuse que par la fantaisie, le vagabondage de l'esprit, les vagues aspirations du cœur, l'indépendance de toute règle. — Il en coûtera à ma curiosité, qui veut tout voir, tout savoir, tout connaître.

Oh ! c'est dur, bien dur ! Mais, coûte que coûte, je veux être un saint !

III. — *Le progrès incessant dans l'effort*

1° *On a dit avec raison : « Dans les voies de Dieu, ne pas avancer, c'est reculer. »*

Cette règle est d'autant plus sûre qu'elle n'est point spéciale à la piété, mais qu'elle est la loi commune de toutes les choses d'ici-bas. De même que le fer se rouille s'il n'est souvent frotté, et qu'une mai-